LE SILENCE ET LE RYTHME DE LA SÉANCE COMME DISPOSITIF PREMIER FACE A L'EXCÈS

Cette question se situe en un point de jonction remarquable de notre cartographie : elle interroge ce qui, dans le dispositif analytique lui-même — antérieurement à tout contenu interprétatif, fût-il amplifié mythiquement ou construit signifiant — pourrait faire fonction contenante. Il s'agit de déplacer l'attention de ce que l'analyste *dit* vers ce que sa présence rythmée *fait*, hypothèse qui rejoint directement notre travail sur le sinthome comme nouage sans résorption : peut-être le cadre temporel lui-même, avant toute élaboration symbolique, opère-t-il déjà comme *espacement* de l'excès anxieux.

I. Lentille jungienne : le temenos et la fonction vase de la présence silencieuse

Jung offre, avec la notion de *temenos* — l'enceinte sacrée délimitée, empruntée au vocabulaire religieux grec —, une conceptualisation directe de ce que le cadre analytique accomplit indépendamment de son contenu verbal. Le temenos n'interprète pas ; il circonscrit. Sa fonction est topologique avant d'être sémantique : il institue une frontière qui permet à ce qui s'y déploie — matériel psychique brut, affect non lié, contenu numineux — d'advenir sans se répandre en débordement destructeur. Le silence de l'analyste jungien, dans cette perspective, n'est pas absence de travail mais modalité spécifique du travail : il maintient ouvert l'espace du temenos sans le refermer prématurément par une parole qui, en nommant, risquerait de figer ce qui demande encore à se déployer dans sa forme propre.

Jung insiste par ailleurs, notamment dans sa correspondance clinique et ses séminaires techniques, sur la nécessité pour l'analyste de tolérer le *non-savoir* actif — une abstention qui n'est pas passivité mais discipline de la réceptivité, condition de possibilité de ce qu'il nomme ailleurs la fonction transcendante. Le rythme régulier de la séance, sa cadence hebdomadaire répétée, produit à cet égard un effet indépendant de tout contenu : il instaure une temporalité fiable, une pulsation prévisible, qui contient l'anxiété par sa seule régularité formelle — un rythme qui *tient*, là où le contenu verbal pourrait au contraire diviser, interpréter, et donc potentiellement raviver l'excès plutôt que l'apaiser. On rejoint ici ce que nous avions établi sur le numineux comme débordement : le temenos rythmique serait la condition matérielle sans laquelle aucune rencontre avec le numineux ne pourrait se faire sans destruction du sujet.

II. Lentille freudo-lacanienne : holding, contenant, et la coupure comme signifiant premier

Le versant post-freudien anglo-saxon fournit ici l'appareil conceptuel le plus directement pertinent. Winnicott distingue le *holding* (portage global, environnemental, antérieur à toute symbolisation) de l'interprétation proprement dite, et soutient explicitement que face à l'angoisse impensable — l'agonie primitive, la menace d'anéantissement —, c'est le holding silencieux qui prime : interpréter prématurément un contenu que le moi n'est pas encore en mesure d'élaborer équivaut à une effraction, une reproduction du traumatisme originaire plutôt qu'à son traitement. Bion radicalise cette position avec le couple *contenant-contenu* : la fonction alpha de l'analyste transforme les éléments bêta (excès sensoriel-affectif non métabolisable) en pensées pensables, mais cette transformation s'opère souvent

silencieusement, par la seule capacité de rêverie de l'analyste — sa disponibilité psychique tolérante, perceptible dans son rythme de présence, davantage que par l'énoncé verbal.

Lacan introduit un tout autre registre, mais convergent sur ce point précis : la séance à durée variable et la ponctuation par la coupure constituent, selon lui, une intervention analytique à part entière, structurellement équivalente à une interprétation, alors même qu'elle ne comporte aucun contenu sémantique. La coupure — le moment où l'analyste met fin à la séance — fonctionne comme signifiant pur, opérant une scansion sur le discours du patient qui en modifie rétroactivement le sens, sans qu'un seul mot n'ait été prononcé. Le rythme de la séance devient ainsi, chez Lacan, un authentique instrument technique : le silence ponctué n'est pas l'absence d'intervention mais sa forme la plus économique, celle qui laisse au sujet la charge de produire lui-même l'élaboration signifiante, l'analyste se bornant à en marquer — silencieusement — les points de bascule. Ferenczi, précurseur souvent négligé, avait déjà noté que le tact clinique — le sens du moment juste où parler et où se taire — importe davantage que la justesse théorique du contenu interprétatif.

III. Lentille philosophique : le silence comme logos originaire et la temporalité du soin

Heidegger fournit une ressource de premier plan avec la notion de *Gelassenheit* — la sérénité de l'être-laissé, l'abandon actif qui n'est ni passivité ni maîtrise, mais disposition qui laisse l'étant se montrer depuis lui-même sans le contraindre par la représentation calculante. Transposée au dispositif analytique, la Gelassenheit de l'analyste silencieux constituerait précisément ce qui permet à l'angoisse du patient de se dévoiler dans sa structure propre — l'angoisse heideggérienne, rappelons-le, ne révèle l'être-jeté et l'être-pour-la-mort qu'à condition qu'on ne la recouvre pas immédiatement d'une explicabilité rassurante. Le silence bien tenu serait ainsi, paradoxalement, la condition d'une rencontre plus authentique avec l'angoisse que toute interprétation prématurée, qui risquerait de reconduire à la déchéance dans le *On* que nous évoquions à propos de l'amplification mal maniée.

Levinas offre un contrepoint essentiel avec la distinction entre le *Dire* (*Dire*) et le *Dit* (*Dit*) : le Dit est le contenu sémantique, ce qui se fixe en énoncé ; le Dire est l'événement même de l'adresse, la responsabilité pré-thématique envers autrui qui précède et excède tout contenu propositionnel. Le silence contenant de l'analyste serait alors pur Dire sans Dit — présence responsable, exposition à l'autre, qui communique sa fonction non par ce qu'elle énonce mais par le fait même qu'elle s'adresse, qu'elle demeure là, rythmiquement, en dépit du silence. Bergson complète cet éclairage par sa distinction entre temps spatialisé (mesurable, découpé) et durée vécue (continue, qualitative) : le rythme de la séance, en instaurant une durée partagée entre analyste et patient — une pulsation commune plutôt qu'un simple découpage chronométrique —, offrirait au patient une temporalité de coexistence qui, à elle seule, atténue l'isolement propre à l'excès anxieux, sans qu'aucun mot n'ait à circuler.

IV. Lentille de la psychologie empirique contemporaine : co-régulation et neurobiologie interpersonnelle

La théorie polyvagale de Porges fournit un cadre neurophysiologique précis pour ce que la clinique intuitionnait déjà. Selon ce modèle, la perception de sécurité (*neuroception*) —

condition préalable à toute régulation de l'excès anxieux — s'effectue par des canaux non verbaux avant tout : prosodie vocale, rythme respiratoire perçu, stabilité de la présence d'autrui. Le système nerveux autonome du patient se règle, littéralement, sur celui de l'analyste par un mécanisme de co-régulation interactive qui ne requiert aucun contenu sémantique — seule la qualité rythmique et tonique de la présence importe. Ce mécanisme, documenté également dans les travaux d'attachement (Fonagy, Main) sur la fonction réflexive maternelle précoce, suggère que le silence contenant de l'analyste reproduit structurellement le *holding* maternel primaire : c'est la régularité, la prévisibilité et la tonalité affective de la présence, non son contenu, qui installent la sécurité de base permettant secondairement la symbolisation.

Van der Kolk, dans son travail sur le trauma, insiste de façon convergente sur le fait que le trauma sévère, encodé de façon somatique et non narrative, résiste initialement à toute approche par le contenu verbal — d'où l'efficacité clinique documentée d'approches corporelles et rythmiques (respiration, mouvement oculaire, pulsation bilatérale) qui court-circuitent précisément la voie interprétative. Ceci converge avec notre discussion antérieure sur le trauma comme réel non symbolisé : si le contenu verbal ne peut encore s'y appliquer, seul un dispositif rythmique et contenant — silencieux par nécessité plutôt que par choix technique — peut préparer le terrain à une symbolisation ultérieure. Il faut néanmoins noter, en miroir de la réserve déjà formulée à propos de l'amplification, que la littérature sur l'alliance thérapeutique établit aussi que le silence peut être vécu comme abandon plutôt que comme contenant selon la structure d'attachement du patient — un silence mal calibré, chez un patient à attachement évitant sévère ou à structure limite, peut reproduire une négligence précoce plutôt que la réparer. Le critère différentiel rejoint ainsi celui dégagé pour l'amplification : c'est la *tolérance accrue* du patient à l'affect brut, et non la simple absence de parole, qui signe l'efficacité du dispositif.

Tableau comparatif synthétique

Axe	Jungien	Freudo-lacanien	Philosophique	Psychologie empirique
Statut du silence	Temenos — enceinte qui circonscrit sans nommer	Holding (Winnicott) / fonction alpha (Bion) / coupure signifiante (Lacan)	Gelassenheit (Heidegger) ; Dire sans Dit (Levinas)	Neuroception ; co-régulation autonome (Porges)
Fonction du rythme	Pulsation fiable du cadre, condition du transcendant	Scansion — coupure comme interprétation sans contenu	Durée partagée (Bergson) contre temps spatialisé	Synchronisation prosodique et respiratoire interactive
Danger d'une parole prématurée	Fixation prématurée de ce qui demande à se déployer	Effraction reproduisant le traumatisme (Winnicott)	Recouvrement de l'angoisse authentique par l'explicable	Rupture de la neuroception de sécurité
Statut de l'excès traité	Numineux contenu par	Éléments bêta non métabolisables (Bion)	Angoisse authentique	Trauma somatique pré-narratif (van der Kolk)

Axe	Jungien	Freudo-lacanien	Philosophique	Psychologie empirique
	l'enceinte plutôt que nommé		préservée dans son ouverture	
Risque du silence mal calibré	Enceinte vide, absence de rencontre réelle	Négligence contre-transférentielle déguisée en technique	Confusion Gelassenheit / évitement (mauvaise foi)	Silence vécu comme abandon (attachement évitant/limite)

Trois pistes pour approfondissement

1. **Le contre-transfère silencieux comme second miroir** — articuler cette question du silence contenant avec la contre-anxiété-miroir de Racker déjà travaillée dans notre série sur la peur d'avoir peur : le silence de l'analyste est-il toujours *disponibilité tolérante*, ou peut-il devenir lui-même symptôme d'une angoisse contre-transférentielle non métabolisée, silence défensif masqué en silence technique — question qui exigerait un critère de discrimination clinique fin.
2. **Rythme de la séance et répétition traumatique** — puisque l'axe trauma-répétition demeure notre prochain développement annoncé, il serait fécond d'examiner si le rythme régulier du cadre peut fonctionner comme *liaison* de la compulsion de répétition brute (Freud, *Au-delà du principe de plaisir*) — une répétition contenue, prévisible, entrant en dialectique avec la répétition traumatique incontrôlée que le patient rejoue par ailleurs.
3. **Silence, Witz et amplification : trois économies du non-dit** — mettre en série structurale les trois dispositifs déjà cartographiés : le silence contenant (rythme sans contenu), le Witz (condensation économique du contenu), l'amplification (dilatation mythique du contenu) — trois modalités distinctes de traitement technique de l'excès qui se distingueraient précisément par leur rapport variable à la parole de l'analyste, du degré zéro d'énonciation jusqu'à son maximum d'élaboration symbolique.